BIBLIOTECA DE FELIPE T. CONTRERAS
Nº .....

ESSAIS

SUR

L'HISTOIRE DE FRANCE

PREMIER ESSAI.

DU RÉGIME MUNICIPAL DANS L'EMPIRE ROMAIN,
AU Vᵉ SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE,
LORS DE LA GRANDE INVASION DES GERMAINS EN OCCIDENT.

La chute de l'empire romain en Occident offre un phénomène singulier. Non-seulement la nation ne soutient pas le gouvernement dans sa lutte contre les Barbares, mais la nation, abandonnée à elle-même, ne tente, pour son propre compte, aucune résistance. Il y a plus : rien, dans ce long débat, ne révèle qu'une nation existe; à peine est-il question de ce qu'elle souffre; elle subit tous les fléaux de la guerre, du pillage, de la famine, un changement complet de destinée et d'état, sans agir, sans parler, sans paraître.

Ce phénomène n'est pas seulement singulier, il est sans exemple. Le despotisme a régné ailleurs que dans l'empire romain; plus d'une fois l'invasion étrangère et la conquête ont dévasté des pays qu'avait opprimés un long despotisme. Là même où la nation n'a pas résisté, son existence se manifeste de quelque façon dans l'his-

toire; elle souffre, se plaint, et, malgré son avilissement, se débat contre son malheur; des récits, des monuments attestent ce qu'elle a éprouvé, ce qu'elle est devenue, et sinon ce qu'elle a fait, du moins ce qu'on a fait d'elle.

Au Ve siècle, les débris des légions romaines disputent à des hordes de Barbares l'immense territoire de l'empire, mais il semble que ce territoire soit un désert. Les soldats de l'empire éloignés ou vaincus, il n'est plus question de personne ni de rien. Les peuplades barbares s'arrachent successivement les provinces. A côté d'elles, une seule existence se révèle dans les faits, celle des évêques et du clergé. Si les lois n'étaient là pour nous apprendre qu'une population romaine couvrait encore le sol, l'histoire nous en laisserait douter.

C'est surtout dans les provinces soumises depuis longtemps à Rome, et où la civilisation est plus avancée, que le peuple a ainsi disparu. On regarde comme un monument de la mollesse des sujets de l'empire la lettre des Bretons (*gemitus Brittonum*) implorant avec larmes l'assistance d'Aëtius et l'envoi d'une légion[1]. Cela est injuste. Les Bretons, moins civilisés, moins Romains que les autres sujets de Rome, ont résisté aux Saxons, et leur résistance a une histoire. A la même époque, dans la même situation, les Italiens, les Gaulois, les Espagnols n'en ont point. L'empire s'est retiré de leur pays, les Barbares l'ont occupé, sans que la masse des habitants ait joué le moindre rôle, ait marqué en rien

[1] « D'un côté, disent-ils, les Barbares nous poussent vers la mer; de l'autre, la mer nous repousse vers les Barbares; nous n'avons d'autre alternative que celle de périr par l'épée ou par les flots. » (Bède, *Hist. Eccles.*, lib. I, cap. XIII.)

sa place dans les événements qui la livraient à tant de fléaux.

Cependant la Gaule, l'Italie, l'Espagne étaient couvertes de villes naguère riches et peuplées. La civilisation s'y était développée avec éclat. Les routes, les aqueducs, les cirques, les écoles y abondaient. Rien n'y manquait de ce qui atteste la richesse et procure aux peuples une existence brillante et animée. Les invasions des Barbares venaient piller toutes ces richesses, disperser toutes ces réunions, détruire tous ces plaisirs. Jamais l'existence d'une nation ne fut plus complétement bouleversée, jamais les individus n'eurent plus de maux à endurer et de craintes à concevoir. D'où vient que ces nations sont muettes et mortes? Pourquoi tant de villes saccagées, tant de situations changées, tant de carrières interrompues, tant de propriétaires dépossédés ont-ils laissé si peu de traces, je ne dis pas de leur résistance active, mais seulement de leurs douleurs?

On allègue le despotisme du gouvernement impérial, l'avilissement des peuples, l'apathie profonde qui s'était emparée de tous les sujets. On a raison. C'est là en effet la grande cause d'un fait si étrange. Mais c'est peu d'énoncer ainsi, d'une façon générale, une cause qui ailleurs, la même en apparence, n'a pas produit les mêmes résultats. Il faut pénétrer plus avant dans l'état de la société romaine, telle que le despotisme l'avait faite. Il faut rechercher par quels moyens il lui avait enlevé à ce point toute consistance et toute vie. Le despotisme peut revêtir des formes très-diverses et s'exercer par des procédés qui donnent à son action une tout autre énergie, à ses conséquences une bien plus grande portée.

Le grand fait qu'avait entraîné le système du despo-

tisme impérial, et qui explique seul le phénomène dont je m'occupe, c'est la dissolution, la destruction, la disparition de la classe moyenne dans le monde romain. A l'arrivée des Barbares, cette classe n'existait plus. C'est pourquoi il n'y avait plus de nation.

Cet anéantissement de la classe moyenne fut surtout le résultat d'un régime municipal qui l'avait rendue à la fois l'instrument et la victime du despotisme impérial. Toutes les batteries de ce despotisme furent dirigées contre cette classe, et ce fut dans le régime municipal qu'il l'emprisonna pour l'asservir, la briser, la dissoudre, lui enlever toute vie politique, et détruire ainsi la nation.

Un tel fait mérite bien d'être étudié. Seul il explique la prodigieuse facilité des invasions des Barbares, et permet de comprendre l'état social qui leur succéda. Qui ne connaît pas l'organisation du régime municipal à cette époque et ses effets nécessaires sur la société, ne peut rendre raison des premiers siècles de notre histoire.

Je rappellerai sommairement comment s'était établi et développé le régime municipal dans le monde romain.

I

L'histoire du régime municipal dans le monde romain offre trois époques bien distinctes, et marquées par de véritables révolutions dans la constitution et l'existence des cités.

La première époque s'étend jusqu'au premier siècle de l'empire ; la seconde, jusqu'au règne de Constantin ;

la troisième, jusqu'à la chute de l'empire en Occident, et jusqu'à Léon le Philosophe en Orient (ann. 886).

PREMIÈRE ÉPOQUE.

On sait que les Romains, adoptant dans leurs conquêtes un système différent de celui de la plupart des peuples anciens, n'eurent garde d'exterminer ni de réduire en servitude les nations vaincues.

Cette différence provint, je crois, de la situation où se trouvaient la plupart des populations voisines auxquelles Rome fit d'abord la guerre. Elles étaient réunies dans des villes, et non dispersées dans les campagnes. Elles formaient des corps de cité, cultivant et gouvernant un territoire d'une certaine étendue. Ces cités étaient en grand nombre et indépendantes. On détruit ou on asservit assez aisément une nation disséminée dans les champs qu'elle exploite. Cela est plus difficile et moins profitable quand cette nation s'est renfermée dans des murailles et a déjà pris la consistance d'un petit État.

D'ailleurs, les peuples asservis ou exterminés dans l'antiquité l'ont été presque toujours par des conquérants qui cherchaient une patrie et s'établissaient sur le sol conquis. Après la guerre, les Romains rentraient dans Rome. L'asservissement et l'extermination ne se font ni tout d'un coup ni de loin. Il faut que les vainqueurs, toujours présents au milieu des vaincus, aient sans cesse à leur disputer la richesse, la liberté et la terre.

Quoi qu'il en soit, cette situation primitive des Romains, au début de leurs conquêtes, a exercé, sur le sort des peuples, une influence décisive.